MERCREDI
11 JANVIER 1832.

Ce Journal paraît les Jeudi et Dimanche de chaque semaine.
On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal, rue d'Amboise, barrière de fer;
Au Bureau de la Conservation des Affiches, Serie de l'Argue, escalier M, au 1er étage;
A la librairie de M. Babeuf, rue S. Dominique,
Et à l'Imprimerie du Journal.

PREMIÈRE ANNÉE.
N° 58.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 4 fr. pour trois mois.
On ajoutera pour les frais de poste 2 centimes par N° pour le département et 4 centimes hors du département.
Les lettres et paquets doivent être affranchis.

La Glaneuse,

JOURNAL DES SALONS ET DES THÉATRES.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1893

La Prison est le Séminaire des Patriotes.

LE ROI D'YVETOT.

Or, il y avait en l'an onze cents sur le trône d'*Yvetot* un roi nommé *Charlot* : c'était un saint homme ; il priait et chassait ; il chassait et priait. Un jour il voulut se mêler des affaires de son gouvernement; il fit des brioches, le peuple le hua, *Charlot* montra ses longues dents ; le peuple se prit à rire, et *Charlot* fit assommer le peuple, et le peuple se fâcha tout de bon et mit *Charlot* à la porte.

Les habitans d'Yvetot ne peuvent se passer de roi, du moins on le leur avait dit, et ils le croyaient; les voilà tous de s'écrier : *Nous voulons un roi, nous voulons un roi.*

Et on leur donna un roi.

Celui-ci était un gros garçon, jouissant dans le pays d'une excellente réputation ; il s'appelait *Lolo.*

Bon, dirent les habitans d'Yvetot, voilà un gaillard qui fera bien notre affaire. *Charlot* mangeait notre argent, *Lolo* nous fera manger le sien.

Lolo était le plus riche propriétaire du pays, il avait une grande maison voisine de celle de *Charlot* ; il avait de belles fermes et du pain sur la planche : le peuple allait être heureux.

Dans les premiers jours de son règne, *Lolo* n'était pas fier, il se promenait dans les rues, les mains derrière le dos ; alors il parlait à son peuple, embrassait l'un, serrait la main à l'autre, et le peuple criait : Vive notre bon *Lolo*. Quelque temps après, la maison qu'occupait *Lolo* ne lui parut pas assez grande, il voulut habiter celle de CHARLOT. Le peuple laissa faire, il se contenta de hausser les épaules en voyant le déménagement.

Le peuple attendait de l'argent. *Lolo* lui en demanda. Les habitans d'Yvetot se fâchèrent de nouveau; les uns furent empoignés, les autres assommés; et *Lolo* assembla son conseil pour décider si le roi devait donner de l'argent au peuple, ou si le peuple devait donner de l'argent au roi. Voici le procès-verbal de la séance dans laquelle fut débattue cette importante question.

M. *Girodin*, *président*. Messieurs, l'ordre du jour est la discussion de l'affaire en question. M. Quart, rapporteur, a la parole.

M. *Quart*. MM., je serai court; le peuple a peu d'argent, *Lolo* en a beaucoup, il faut que le peuple en donne à *Lolo* (*bravo*, *bravo*). Obtenons de l'argent pour *Lolo*, à son tour, *Lolo* nous donnera des places, des honneurs, des pensions. (*bravo*, *bravo mille fois répétés.*)

Une voix. Je vote pour l'affaire en question.

Un individu. La misère du peuple est affreuse : il manque de pain.

Une voix. Qu'il mange des brioches.

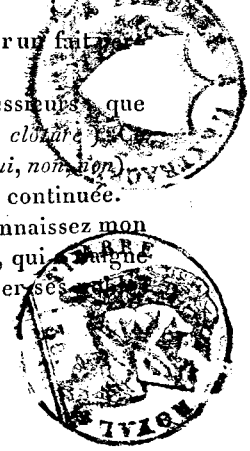
M. *Fichurond*. On vous a dit que le peuple manquait de pain, le fait est faux ; je n'en sais rien ; mais c'est égal, on m'écrit de mon village que les habitans sont excessivement heureux : Voilà d'ailleurs un morceau de pain que l'on m'envoie par la poste, c'est le pain que mange le peuple. Regardez comme c'est beau, comme c'est blanc !

M. *Cornemin*. C'est du pain que vous avez acheté chez le boulanger du coin (*violens murmures*) *à l'ordre, l'ordre.*

M. *Fichurond*. Je demande la parole pour un fait personnel (*la clôture*, *la clôture*).

M. *le Président*. Je vous observerai, Messieurs, que nous commençons à peine (*la clôture*, *la clôture*) et n'est pas encore l'heure d'aller dîner (*oui*, *oui*, *non*, *non*). La discussion sur l'affaire en question est continuée.

M. *Croque Mitaine*. Messieurs, vous connaissez mon attachement pour notre illustre monarque, qui daigne souvent se servir de ma figure pour égayer ses



enfans, le peuple aime *Lolo*, il lui donnera son argent avec le plus grand plaisir; je vote pour l'affaire en question.

M. *Quart*, Je propose qu'il soit alloué une somme de cent écus d'or, pour blanchir la cour.

Un individu. Cent écus d'or! La cour est donc bien sâle. (*A l'ordre, à l'ordre.*)

Le Président. MM..... (*A l'ordre, à l'ordre.*) Je vous observe que (*à l'ordre, à l'ordre*) si ce train continue, je vais mettre mon bonnet (*le tumulte continue*). Le président se couvre... Il a mis son bonnet de travers, la séance est suspendue. Après un quart-d'heure, le calme se rétablit.

M. *Quart.* Je demande qu'il soit alloué à la cour deux cents livres tournois, pour les bals, les fêtes et les cérémonies.

M. *Barreau.* Si la cour danse, le peuple payera donc les violons.

Plusieurs voix. C'est un républicain, c'est un républicain.

Le Président agite fortement sa sonnette. Voulez-vous que la cour danse (Oui... oui...) Eh bien, Messieurs, elle dansera.

M. *Barreau.* Et le peuple payera). Ici le désordre est à son comble)!

Le Président. Si ça continue, je remets mon bonnet. Une fois, deux fois, trois fois: personne ne dit plus rien. M. *Quart*, vous avez la parole.

M. *Quart.* Je propose qu'il soit accordé au roi trois cents chevaux.

M. *Roué Colas.* Ça ne fait pas un cheval par jour. Je demande que le nombre soit porté à trois cent soixante-cinq.

M. *Bridoison.* Et trois cent soixante-six pour les années bissextiles. (*Bravo... bravo.*)

Plusieurs voix du milieu de la salle: *La clôture, la clôture, c'est l'heure de dîner.*

Le Président. Mais, Messieurs, il y a encore plusieurs articles: *Les harras, les voyages, l'éclairage, les livrées*, etc., etc.

Croque Mitaine. Je propose que tous les articles soient adoptés en masse par acclamation, et qu'ensuite nous allions dîner.

Tous les membres, excepté quelques-uns:

Adopté, adopté.

Le Président. L'affaire en question est adoptée. La séance est levée.

. . . . . .

Et le peuple paya-t-il?

Ma foi, je n'en sais rien; je ne connais pas la fin de l'histoire.

ASMODÉE.

SATIRE PAR L. A. BERTHAUD.

PROSPECTUS.

Qui es-tu?

Ainsi qu'un jeune oiseau dont les ailes naissantes,
Aux buchettes du nid s'agitent frémissantes,
Et vont chercher dans l'air un but à leur essor;
Lassé de louvoyer autour de la barrière,
J'ai jeté sur mon dos la pelisse guerrière;
Et je viens affronter le sort!

Long-tems j'ai demandé quelqu'un pour me conduire;
Au milieu de l'arène où j'ose me produire,
J'ai cherché dans la nuit une route à mes pas;
Nul ne m'a répondu; nul ne m'a dit: commence!
Et je m'engage seul sur cette mer immense
Dont les flots ne reculent pas!

Aucune main pour moi n'a frêté mon navire,
Et, riant de l'écueil où le pauvre chavire,
Je n'ai point tourmenté l'avarice des grands.
Deux cents noms inconnus n'ont pas de leur fortune,
Soutenant au berceau ma satire importune,
Accouché de CENT MILLE FRANCS! (1).

Je n'ai point affiché dans ma folle imprudence
D'un prophète menteur la superbe impudence;
Je n'ai point dit: moi seul dois éclairer vos yeux.
Enfant qu'enchaîne encor sa jeunesse douteuse,
Je crains d'un or impur la lumière honteuse;
Je cherche le jour dans les cieux!

Mais j'ai vu suinter au front du prolétaire
les larmes du travail, la sueur de la terre;
Et mon cœur s'est brisé froissé par la douleur.
J'ai vu sous les haillons de la sombre misère
Se dérouler vivant un effroyable ulcère;
Et j'ai dit: secours au malheur!

J'ai vu l'oisiveté, l'avarice sordide,
Insulter en passant l'indigence candide;
Et j'ai dit: pauvre peuple!... Abusé tous les jours!...
J'ai vu, rongeant ses poings, la sublime canaille,
Endurer jusqu'au bout la faim qui la tenaille;
Et j'ai dit: Quoi!... Souffrir toujours!...

Et ma voix s'arrêtait sur mes lèvres glacées,
Et mon cœur tout empli de poignantes pensées,
Saignait du sang du peuple et pleurait de ses pleurs.
Eh bien, c'est trop long-tems couver dans ma poitrine
La haine que m'inspire une froide doctrine,
Vipère avec les trois couleurs!

Quand le peuple atteignant aux plus belles idées,
Se leva tout d'un bloc et haut de cent coudées
Pour étouffer enfin la gabelle des rois,
Vous pourriez, transformant sa victoire en mensonge,
Laver à tout-jamais de votre vile éponge,
La table où sont écrits ses droits?...

Vous viendriez encor, comme une lèpre immonde,
Boire sur notre front le sang de tout un monde?...
Insensés! Mais le peuple a des ongles d'airain
Plus durs que vos poitrails, plus forts que les armées
Qui cernent à vos cris nos villes enfermées;
Le peuple est votre souverain!

Ce nom, il l'a payé du pur sang de ses veines;
Et ce ne serait plus que quelques lettres vaines?
Que des gâteaux jetés aux griffes du lion
Pour apaiser un jour sa colère sauvage?
Et vous pensez encor aux schlagues du servage
Soumettre la rébellion?

---

(1) *Le courrier de Lyon* étant parvenu à se faire un capital de *cent mille francs*, au moyen de deux cents actions, en tire la conséquence qu'à lui seul il représente l'opinion de notre ville. C'est estimer le patriotisme de 200,000 ames, cinquante centimes par tête.

Eh bien, non! Car le ciel a recueilli nos larmes,
Et pointant de sa main notre canon d'allarmes,
Dieu, dans ce grand combat, s'est déclaré pour nous!
Il a dit à ses fils : à vous toute la terre!
Et Dieu n'a pas voulu qu'il fut un ministère
Pour nous comber à deux genoux!

Cependant notre sœur la belle Varsovie,
Fume sur le bûcher qui dévore sa vie!
Cependant Rome encore est livrée aux bourreaux;
Et l'Italie en pleurs, pauvre reine vendue,
A l'infamant gibet expire suspendue,
Ou meurt derrière des barreaux!

Cependant de la couche où Ferdinand l'infâme
Etouffe dans ses bras sa quatrième femme,
Le royal assassin, se riant de nos vœux,
Au front de Torrijos fait grêler la mitraille :
Et qu'importe l'avis de la France qu'on raille?...
Le roi d'Espagne a dit : JE VEUX!

Ferdinand!... Oh!... ce roi! Si, quand il fait justice
Et que jusques à nous le ciel le rapetisse,
Il me jetait, ce roi, sur des charbons ardens;
Dût le feu dévorer mon corps et son cadavre,
Lui d'abord, et puis moi; — dans l'ardeur qui me navre
J'aurais son cœur avec mes dents!

Mais c'est qu'en vérité ce roi pèse à la terre;
C'est qu'il fait plus de mal que notre ministère;
Et nous ne disons rien; et comme il faut grandir,
Comme il faut qu'ici bas, bien ou mal, tout s'étende;
Aux fêtes de Madrid pour peu qu'on nous attende,
Un jour nous irons applaudir.

Hélas! depuis le jour où la France insurgée
Triompha dans Paris en bataille rangée,
Pour marcher avec nous que de braves sont morts!
Que de rois se jouant de notre omnipotence,
Aux seuils de leurs palais ont dressé la potence
Que nous soulevions d'un remords!

On eût dit que honteux de la triple victoire
Qui nous porta si grands au faîte de l'histoire,
Nous étions retombés pour demander pardon!
Quoi! la France a tremblé devant quelques couronnes,
La France qui vingt ans fit et défit les trônes
Pour les jeter à l'abandon!

Nous n'avions qu'à parler, la Pologne était libre;
Bruxelles redressait le boîteux équilibre
Qu'ont imposé les rois au peuple souverain;
Et le monde criait : bravo! bravo! la France,
Et l'empire géant recouvrait sa puissance
Et ses frontières sur le Rhin!...

Ah! ne l'accusez pas cette France si belle,
Qui de tous ses grands noms n'en veut qu'un seul : REBELLE!
Car ce mot à lui seul résume son drapeau;
C'est lui qui balayant la vieille monarchie,
Comme un degré fatal mit une hiérarchie
Entre le trône et le tombeau!

Et fort de ce grand fait que des milliers de balles,
Ont en lettres de sang imprimé sur les dalles,
Vainement un cachot peut assombrir ma voix;
Enfant couvé huit jours au sein qui le retire,
A deux francs le quator ma première satire
Aura quatre sœurs dans un mois!

L. A. BERTHAUD.

DEUX DÉLATEURS.

Moi je vous timbrerai du sceau de l'infamie.

Les prisons s'emplissent, les tribunaux instruisent, les plus graves accusations pèsent sur des hommes honorables, dont le patriotisme est éprouvé. Ils languissent dans les prisons en attendant le repentir de la justice, et deux misérables promènent leur infamie dans les rues de Lyon. Il est temps de mettre un terme à cette affreuse dérision. La justice a écouté leurs honteuses délations, elle entendra bientôt la voix de leur victime qui arrachera enfin le masque dont se couvre leur impudente hypocrisie.

Dénoncé par deux infâmes qui couvrent du manteau du patriotisme leurs honteuses délations, je deviendrai à mon tour leur accusateur, et l'heure de la justice sonnera enfin pour eux; les témoignages ne me manqueront pas. Je prouverai que ces deux misérables se sont rendus coupables de tous les actes dont ils accusent leurs victimes; et si le servilisme dont ils ont donné tant de preuves à nos autorités, a su leur mériter le pardon; si la police a mis un prix à leurs infâmes délations, les tribunaux sauront punir les coupables, dont le plus grand crime sera, aux yeux de tout homme d'honneur, d'avoir lâchement abondonné la cause du peuple, après avoir joué le rôle honteux d'agens provocateurs.

LYON.

M. Durand, juge d'instruction a donné sa démission, Il emporte l'estime et les regrets de tous les gens de bien. On s'épuise en conjectures sur les motifs qui ont pu déterminer la retraite de ce magistrat. Nous croyons les connaître; peut-être les dirons-nous plus tard. Attendons.

--- On répand la nouvelle de la mort du vénérable *Lafayette*. Nous aimons à croire que cette dernière colonne de la liberté n'a pas encore été brisée.

--- On demande comment il se fait que, parmi les gardes nationaux blessés ou tués pendant nos déplorables journées, il ne se trouve presque que des *patriotes* : c'est parce que les hommes du *juste-milieu* parlent mais ne se battent pas.

--- On a trouvé, au jardin des Tuileries, une couronne d'immortelles et de lauriers sur la tête du *Spartacus* qui brise ses chaînes d'esclave. On s'est bien vite empressé de la faire disparaître.

--- « On pousse avec activité les travaux du Palais-Royal. Rien n'égale la grâce des dorures et la somptuosité élégante de cette aile du palais. »

Rapprochez ces lignes des suivantes :

« M. Salleron, l'un des maires de Paris, fait un appel à la charité des habitans, en leur exposant que, sur 80,000 âmes de population qui ressortent de sa municipalité, 24,000 sont inscrits sur le tableau des indigens, et languissent sans ouvrage et sans pain. »

-- Le nom de *Romarino* reproduit la devise de l'admirable nation polonaise : *no morira* (*elle ne mourra pas.*)

--- Nous lisons dans le *Précurseur* du 8 les mots suivans :

« Nous sommes convaincus que chacun comprendra la loyauté » de la conduite du parquet de Paris, et sentira combien de sécu- » rité offre un régime qui consiste non pas à user des lois, mais » à en abuser pour satisfaire à de petites passions, à d'étroites va- « nités. Il est certain qu'au moyen de procès renouvelés sans cesse, « quoique toujours heureux pour M. Barthélemy, on parviendra « à étouffer sa voix et à faire tomber son entreprise commerciale : « mais, nous le demandons, est-ce suivre la loi que de la faire « servir à ces indignes manœuvres? »

S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, qu'on substitue au *Parquet de Paris le parquet de Lyon*, et le nom de notre gérant à celui de *Barthélemy*, cet article du *Précurseur* paraîtra

écrit pour la *Glaneuse*. Du reste, que nos lecteurs se rassurent, nous pouvons répéter aussi à nos persécuteurs ce que Barthélemy a dit à M. *Persil : Vous n'avez pas assez de tempérament.*

THÉATRE DES CÉLESTINS.

BÉNÉFICE DE PRUDENT.

Le Mariage enfantin, *Notre-Dame de Paris*, *le Soprano.*

Qui ne connaît le Mariage enfantin ? Cet ouvrage, composé pour la spirituelle Léontine Fay, alors qu'elle avait déja mérité le nom de petite merveille, a été joué aux Célestins par M.lle St-Ys, qui vient d'ajouter un nouveau fleuron à sa couronne. Il est impossible de trouver plus de grâce et de gentillesse, et les bravos qui ont accompagné la jeune artiste pendant la représentation du Mariage enfantin, ont libéralement récompensé ses efforts. Cependant, nous dirons à M.lle St-Ys qu'elle affecte un peu trop de minauderies enfantines dans le couplet au public. Quelques personnes prendront ces génuflexions pour de la gentillesse ; mais d'autres les prendront pour de la prétention, et on aime que le talent soit modeste.

Il y aurait injustice de notre part, si nous n'accordions une mention honorable à M.lle *Pélagie*, chargée du rôle d'*Octave*. *Pélagie* a tout ce qu'il faut pour réussir, une fort jolie voix, de l'aplomb, une diction bien sentie, et il est à regretter qu'on la laisse dans la poussière du foyer, quand il est tant de pièces où cette demoiselle ne serait pas déplacée.

Notre-Dame de Paris : ce drame, extrait du gigantesque roman de Victor Hugo, a triomphé de la cabale la plus formidable, comme elle était aussi la plus injuste et la plus cruelle. Empilée sur tous les bancs de l'amphithéâtre, cette vipère jetée là par des personnes qui parlent du respect dû aux propriétés, a sifflé courageusement ; elle a fait bravement son devoir, et si elle a succombé, respectons le courage malheureux. Notre-Dame de Paris a donc réussi, malgré que l'auteur fût un de ces gens de rien, un de ces incendiaires qui ont l'audace de prendre le parti des ouvriers qui se meurent de faim

L'auteur de *Notre-Dame de Paris* avait présenté son ouvrage au Grand-Théâtre. Il avait été reçu à l'unanimité, mais au moment où les décors étaient commencés, où on allait faire les premières répétitions, M. *Singier* reçut des lettres anonymes dans lesquelles on le menaçait d'empêcher la représentation de cet ouvrage. Qu'il y a de lâcheté dans la démarche de ces hommes qui cachent leur nom lorsqu'ils veulent faire d'une question littéraire une question politique.

Triomphant enfin des entraves que ses ennemis voulaient mettre à la représentation de Notre-Dame de Paris, l'auteur obtint de M. *Singier* la permission de faire représenter cet ouvrage aux Célestins !

Quelles que soient les nombreux élémens de succès répandus dans ce drame, l'auteur doit de grands remerciemens à Mlle Faivre, chargée du rôle de *Paquette la folle*. Cette actrice a rendu ce caractère étrange avec une effrayante vérité. Il y avait bien quelque chose de satanique dans ce rire insensé qui glaçait le spectateur, et bouleversait toutes les ames : c'était bien! c'était terrible... Oh ! ce rire !... il me fait encore mal.

A la seconde représentation de *Notre-Dame de Paris*, des bravos unanimes se sont fait entendre. Cette fois la cabale n'était plus à son poste ; et tout nous fait espérer qu'elle voudra bien ne plus y reparaître.

N'oublions pas de consigner aussi le nom de M.me *Meinier*, chargée du rôle de la *Esmeralda ;* cette dame s'en est acquitée avec talent et vérité : nous disons d'elle aussi que le public ne la voit pas aussi souvent qu'il le désirerait. Nous devons aussi des éloges à Jules, qui jouait le personnage si fatignant de *Claude Frollo*.

Nous serions injustes si nous oubliions *Girel* et *Achard*, le premier, chargé du rôle bizarre de *Quasimodo*, s'était attaché à reproduire toute la laideur de ce personnage. Il a parfaitement réussi. Achard a un peu calqué le rôle de *Gringoire* sur celui de *Panurge* de Rabelais. Il a trop de talent pour se fâcher de cette observation, qui est d'ailleurs de peu de conséquence.

En somme, *Notre-Dame de Paris* nous paraît appelée à une longue carrière : ce sera pour l'auteur une compensation des persécutions contre lesquelles la prison même de Roanne n'est pas un abri.

Cette représentation a été terminée par le *Soprano*, vaudeville du Gymnase, qui a obtenu un succès, dont *Achard*, M.me *Adam*, *Célicourt* et *Rousseau*, doivent réclamer une grande part.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1893

GLANE.

— Le *Courrier de Lyon* a pris pour épigraphe : *La charte de* 1830 Est-ce la charte avant ou après la révolution ?

— Le ministère va aller bon train : il aura un *Courrier* de plus.

— Le *Courrier* voit la liberté dans l'*avenir*. Nous aimerions mieux la voir dans le *présent*.

— Le *Courrier de Lyon* veut éclairer le peuple. Il ferait bien mieux de lui donner ses *cent mille francs*.

— Que les ouvriers se rassurent, s'ils manquent de pain : le *Courrier de Lyon* leur prépare des *brioches*.

— On assure que M. *Prunelle* va devenir ministre. De la chambre au ministère, il ne fera qu'un saut.

— En retardant de trois mois la publication du Courrier, au lieu de l'avoir pour étrennes, nous l'aurions eu pour poisson d'avril.

— Le *Courrier* demande si la guerre a servi aux vainqueurs elle leur a servi à ne pas mourir de faim.

— Le *Courrier de Lyon* est déja embourbé.

— Le *Courrier de Lyon* ne mènera jamais les rédacteurs à la popularité.

— M. Et^e G**** va, dit-on, remplacer M. Prunelle ; nous allons changer notre cheval borgne pour un aveugle.

— La révolution devait faire le tour du monde, mais M. Casimir Périer lui refuse un passeport.

J. A. GRANIER, *Gérant.*

IMPRIMERIE ANDRÉ IDT, RUE ST-DOMINIQUE, N- 13, LYON.